Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite)

Marie-Claire Daveluy

Volume 14, numéro 4, mars 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302088ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302088ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Daveluy, M.-C. (1961). Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 14(4), 626–635.
<https://doi.org/10.7202/302088ar>

BIBLIOGRAPHIE *

Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal
(1639-1663)

accompagnée de notes historiques et critiques

DEUXIÈME PARTIE

Bio-bibliographie des Associés de Montréal
1642 (suite)

38. — HENRI DE LEVIS (ou LEVY), duc de Ventadour, pair de France, prince de Maubuisson, comte de la Voulte, seigneur de Cheylard, Vauvert et autres lieux, lieutenant général du roi, Louis XIII, en Languedoc, vice-roi de la Nouvelle-France, 1625-1627, allié des Condé, puis prêtre (1642 ou 1643) et chanoine de Notre-Dame de Paris (1650), 1596-1680.

A. — NOTES BIOGRAPHIQUES

Un grand nom, une longue existence, un fondateur d'œuvres et de Congrégation, un saint homme avec « l'âme d'un croisé des Anciens temps ».⁶⁷ Né en 1596, au château de Ventadour, sorte de forteresse dont on voit, encore aujourd'hui, les ruines imposantes « à l'entrée des gorges de la Luzège et sur une hauteur à pic ».⁶⁸ Il était le fils d'Anne de Lévis et de Marguerite de Montmorency, celle-ci sœur de la Princesse de Condé et de l'infortuné duc de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632.

Quatre frères grandirent avec lui: Anne, l'aîné, le futur archevêque de Bourges; François-Christophe, duc d'Anville; Louis, futur évêque de Mirepoix; Charles, qui hérita en 1641 du

* Voir notre Revue, V: 139-147, 296-307, 445-460, 603-616; VI: 146-150, 297-306, 458-463, 595-605; VII: 457-461, 586-592; VIII: 292-306, 449-455, 591-606; IX: 141-149, 306-309, 458-462, 594-602; X: 295-302; XI: 137-142, 298-304, 449-457, 608-614; XII: 144-147, 294-302, 443-453; XIII: 137-149, 298-305, 450-460, 594-602; XIV: 142-149, 302-311.

⁶⁷ Voir Raoul Allier, *La Cabale des Dévots (1627-1666)*. Thèse [à l'Université de Paris, présentée à la Faculté de théologie protestante pour obtenir le grade de docteur en théologie, et soutenue le 12 novembre 1902] (Paris, Colin, 1902), 12.

⁶⁸ Voir un article du duc de Lévis-Mirepoix sur le duc de Ventadour dans la revue *Ecclesia*, no 115 (octobre 1958), 77-101.

titre de son frère Henri, devenant alors le duc de Ventadour. « La famille de Lévis ou Lévy est très ancienne. Dès 1179, il est fait mention de Philippe de Lévy. Il accompagnait Philippe-Auguste en Terre-Sainte. Son fils, Guy, fonda l'Abbaye de Notre-Dame-de-la-Roche. Il était maréchal de l'armée de Simon de Montfort, son beau-frère, qui combattit les Albigeois. C'est lui qui fut surnommé le Maréchal de la foi [...]. De la cinquième génération de la branche des Lautrec se détacha une nouvelle branche des barons de la Voulte, comte de Ventadour [...]. A la sixième génération, Gilbert de Lévy, comte de Ventadour, fut créé duc de Ventadour. Il avait épousé Catherine de Montmorency, fille du grand connétable. »⁶⁹

Henri de Lévis de Ventadour, qui remplaça son père à la lieutenance générale de la province du Languedoc, embrassa tout d'abord la carrière militaire. « Les guerres de religion, écrit le duc de Lévis-Mirepoix, qu'à chaque paix l'on croyait terminées, n'étaient que suspendues. L'on vivait, du moins en Languedoc, comme sous Henri III, dans une alternative de fêtes pour célébrer la paix et d'agressions pour la rompre. Le traité éphémère de Montpellier avec le duc de Rohan et les protestants, permit au jeune duc de Ventadour d'égayer les Toulousains par un Carrousel où figura une brillante noblesse, et dont le *Mercurie François* décrivit la magnificence [...]. »

Peu de temps après Henri de Lévis équipe à ses frais un régiment, car la paix est de nouveau rompue... « Mais laissons là ces tristes soubresauts, écrit encore le duc de Lévis-Mirepoix, de l'interminable querelle française. Là n'est pas le fait principal de la vie d'Henri, duc de Ventadour. »⁷⁰

En 1619, il avait été fiancé à Marie-Liesse de Luxembourg-Piney, qui ne comptait alors que huit ans. Orpheline de bonne heure, Marie-Liesse avait d'abord été placée ainsi que sa sœur sous la tutelle de Marie de Médicis et élevée à la Cour. Puis, quelques années plus tard, la duchesse de Ventadour, sa parente, l'amenait vivre au Château de la Voulte, où elle grandissait dans les pratiques de la plus haute piété. C'est en 1623 qu'elle épousait Henri de Lévis et s'en fut habiter Paris dans un ancien hôtel de la famille de Ventadour, sis à l'angle de la rue de Tournon et de la rue Saint-Sulpice (autrefois rue du Petit-Bourbon). En 1624, le duc de Ventadour, d'une piété exemplaire, tout comme sa très jeune femme, et qui comptait comme directeur de conscience le

⁶⁹ A consulter, le *Bulletin des recherches historiques*, VIII (juin 1902), 189-191.

⁷⁰ *Ibid*: 99.

Père Philibert Noyrot, de la Compagnie de Jésus, apprenait que le duc de Montmorency, son oncle, fatigué des ennuis nombreux que lui causait sa charge de vice-roi de la Nouvelle-France, songeait à la céder à quelqu'un d'autre le plus tôt possible. Le Père Noyrot conseilla au duc de Ventadour d'acheter cette vice-royauté. « Il y a, dit le Père, dans cette haute situation, une magnifique mission à soutenir, des peuplades sauvages à convertir à la foi par votre entremise. » Le duc n'hésita pas, il acheta la charge de son oncle, et, au commencement de janvier 1625, le roi ratifia la cession par lettres patentes.⁷¹

Nous savons que c'est en 1625 que les Jésuites, appelés par les Récollets, s'embarquèrent pour la Nouvelle-France. Le duc de Ventadour paya les frais de voyage des cinq religieux de la Compagnie de Jésus et d'un Père Récollet. Rappelons aussi que Champlain, lieutenant du duc de Ventadour en la Nouvelle-France, donnait son nom à la Pointe-Lévy, en reconnaissance du généreux dévouement envers les missions manifesté par le duc. La carrière militaire de M. de Ventadour l'entraînait souvent, à cette époque, loin de la demeure familiale. Raoul Allier, dans sa *Cabale des dévots* (p. 12) semble avoir compris cette âme fervente, empressé de faire son devoir où qu'il se trouvât. Il prononce à son sujet quelques paroles constituant un jugement fort nuancé de sa conduite durant ses campagnes contre les huguenots. « Il [le duc de Ventadour] haïssait dans l'hérésie beaucoup moins une menace pour le pouvoir royal qu'une révolte de l'orgueil contre l'Eglise infallible. Il se sentait la mission de venger son Dieu offensé. » On ne saurait mieux dire.

La plus grande œuvre de sa vie, certainement, lui fut inspirée un peu avant une de ses campagnes militaires. Dans le courant du mois de mai 1627, le duc de Ventadour forma le projet de « couvrir la terre de France d'une floraison de bonnes œuvres », combattant de façon pacifique toute hérésie et instaurant partout le règne du Christ. Il fit part de son dessein à un Capucin qu'il estimait beaucoup, le Père Philippe d'Angoumois,⁷² du Couvent du faubourg Saint-Honoré. A la demande du duc, le Père Philippe qui approuvait le projet, mit par écrit ce dessein « avec quelques motifs pressants pour exciter les âmes généreuses à entrer... dans cette sainte société ».⁷³ On en tira un petit nombre de copies

⁷¹ BRH, *op.cit.* : 190.

⁷² Ce Capucin de la Province de Paris fut pendant quelque temps confesseur de Marie de Médicis. Il mourut, d'après Raoul Allier qui cite ses sources, le 23 décembre 1638, après 39 ans de vie religieuse. (Voir la *Cabale des Dévots*, *op.cit.*, [10]).

⁷³ René II Voyer d'Argenson, *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, (Marseille, 1900), 10.

distribuées seulement à « ceux que l'on jugeait propres à l'esprit » de la future Compagnie. L'abbé Jacques-Adhémar de Grignan, plus tard (en 1645) évêque de St-Paul-Trois-Châteaux, puis d'Uzès en 1660, se joignit bientôt à eux sur l'invitation du Père Philippe. Et voilà les débuts de la société qui devait être la célèbre Compagnie du Très-Saint-Sacrement de l'Autel. On sait que la guerre dans le Languedoc interrompit ses premiers travaux prometteurs qui ne reprirent que deux ans plus tard.

Marie-Liesse se retirait volontiers durant les guerres de religion auxquelles son mari devait prendre part, au Carmel d'Avignon. Depuis quelques années, les deux époux se sentaient fortement attirés, l'un vers le sacerdoce, l'autre vers la vie du cloître. Ils se confiaient leurs vœux réciproques, dès qu'un peu d'accalmie dans les camps opposés des combattants leur permettait de se rejoindre. Le 19 septembre 1629, tous deux virent leurs désirs enfin comblés. Une cérémonie émouvante eut lieu d'abord au Carmel d'Avignon. Le duc fit ses adieux à Marie-Liesse, qui allait franchir le seuil du cloître. Un auteur anonyme, en 1889, ayant découvert et utilisé le manuscrit du Carme déchaussé, le Père Paul du Saint-Sacrement, qui a raconté la vie du couple ducal durant les années mêmes où se passèrent les faits extraordinaires que nous rappelons, s'exprime ainsi sur l'entrée de la jeune femme au Carmel d'Avignon: « Ils [le duc et la duchesse] entrèrent ensemble dans la Chapelle du Carmel, y communierent, puis la duchesse ayant demandé pardon à genoux à son époux des manquements qu'elle avait pu commettre, elle avait franchi la grille, coupé ses beaux cheveux qui lui battaient les talons, prit l'habit et demanda en grâce qu'on la laissât devenir une sœur converse. »⁷⁴ Elle devait fonder par la suite un couvent de Carmélites à Chambéry sous les auspices de Marie-Christine, fille d'Henri IV, la chère et pieuse amie d'enfance de Marie-Liesse.

Le duc retournait bientôt à Paris afin de mieux se préparer à entrer dans les ordres. Mais quelques années devaient s'écouler avant de recevoir la prêtrise. Ce n'est qu'en 1641 qu'il devint sous-diacre. En novembre 1629, il se hâta, avec l'aide du Père Philippe d'Angoumois, de l'abbé de Grignan et de M. de Pichery, de reprendre ses projets concernant la Compagnie du Saint-Sacrement. Bientôt, les quatre amis décidèrent unanimement de faire appel au Père Suffren, jésuite éminent par son savoir et surtout sa vertu. On parlait partout de son ascétisme. « Jamais,

⁷⁴ Voir *Le duc et la duchesse de Ventadour. Un grand amour chrétien au XVII^e siècle* (Paris, 1889). Ouvrage anonyme. Très précieux à cause des nombreuses pièces justificatives qu'on y a insérées. Nous avons lu avec intérêt un récit tiré d'un vieux manuscrit original inédit jusque-là.

disait-on, on ne le voyait se rendre au Louvre en voiture », car il était un des confesseurs de Marie de Médicis, puis en décembre 1625, confesseur du roi, Louis XIII. En outre, « ses austérités étaient si grandes, nous apprend Raoul Allier dans *la Cabale des Dévots* (citant un ouvrage du Père Prat sur *la Compagnie de Jésus* (Lyon, 1876-1879), IV passim) que ses supérieurs avaient dû placer à côté de lui un frère chargé de le modérer. » Puis vinrent d'autres collaborateurs triés sur le volet, et lentement encore : le marquis d'Andelot et son fils François de Coligny, qui était ecclésiastique, Zamet de Saint-Pierre, frère de l'évêque de Langres, Gédéon de Vic, deux évêques, Charles de Noailles et Jean-Joubert de Barrault, le Père Charles de Condren et enfin l'ambassadeur de France à Rome, Jean de Galard de Béarn, comte de Brassac.

La Compagnie du Saint-Sacrement, dès 1630, pouvait donc former son comité directeur et organiser dans ses grandes lignes une solide société dont le secret dans l'action demeurerait le principe par excellence, coûte que coûte. Naturellement, le duc de Ventadour devint un des premiers supérieurs de la Compagnie ⁷⁵. Du moins, nous pouvons dire qu'en janvier 1631, « M. le duc de Ventadour et M. Frizon, ecclésiastique, succédèrent à MM. d'Andelot et de Coligny ⁷⁶. » Les *Annales* de Voyer d'Argenson mentionnent de nouveau le nom du duc en l'année 1644, lors de la visite du nonce du pape, Nicolas Guido Bagni, à Paris. « MM. de Ventadour et de la Benhardière [y lit-on à la page 13] qui lui servoient d'introducteurs [à l'assemblée de la Compagnie] furent à sa descente de carrosse et lui firent cortège jusqu'à la porte de la salle... » Le même cérémonial se répéta à la sortie de l'archevêque d'Athènes, nonce du pape en France de 1644 à 1656. Chose étonnante, à partir de 1644, l'on ne voit plus apparaître dans les *Annales*, le nom du fondateur de la Compagnie. « La Cabale est si discrète et si cachée, remarque à ce sujet, Raoul Allier, que ses œuvres les plus importantes sont attribuées par les historiens à quelques hommes dont elle s'est servie pour les créer et qui en retiennent, devant le public, tout l'honneur. ⁷⁷ » Peut-être le duc de Ventadour, en constatant le succès grandissant de la Compagnie du Saint-Sacrement, s'abstint-il d'y figurer au premier rang, heureux de céder sa place à ces hautes figures d'apôtres, dont s'honorait le monde de la charité française, un saint Vincent de Paul, par exemple, un baron de Renty, d'autres encore. Puis,

⁷⁵ Voir les *Annales* de la Compagnie du Très Saint-Sacrement de l'Autel (éd. Dom Beauchet-Filleau), 19.

⁷⁶ Allier, *op.cit.*, 51.

⁷⁷ Article déjà cité du duc de Lévis-Mirepoix, dans *Ecclesia* (1958), 100.

cette « existence guettée par l'humilité chrétienne », comme le dit non sans émotion le lointain descendant du duc en ligne collatérale, le duc de Lévis-Mirepoix ⁷⁸, se transformait. Elle devenait le modeste et simple apostolat du prêtre nouvellement ordonné. Sous-diacre en 1641, le duc de Ventadour dut recevoir la prêtrise vers 1643. La date de son ordination reste encore inconnue. En 1650, il acceptait un canonicat à Notre-Dame-de-Paris et cédait son titre de duc et pair à son frère Charles. Il s'occupa peu après d'une nouvelle Congrégation de missionnaires dont on lui attribue la fondation et qui créa bientôt un léger conflit entre lui et saint Vincent de Paul. Voici un passage d'une lettre de saint Vincent ⁷⁹ qui établit clairement la cause de cette dissidence : « J'avais déjà su, écrit saint Vincent, le dessein de la nouvelle congrégation sous le nom de Missionnaires des Indes et sous l'intendance de M. de Ventadour [...]. Nous n'avons rien à dire contre la nature de la chose qui est bonne et louable [...]. Mais qu'ils s'appellent Missionnaires, c'est ce qu'il est à propos d'empêcher, s'il est possible, en représentant les inconvénients qui arrivent [quand] deux ou plusieurs compagnies se nomment de même. Je vous prie de bien faire entendre [à la Propagande, à Rome] que cette confusion nous est fort préjudiciable et dont nous n'avons que trop d'expérience [...]. » Saint Vincent, qui on le sait, était le fondateur des *Prêtres de la Mission*, s'adressait à un de ses disciples, M. Le Vazeux. Celui-ci malheureusement, outrepassa les intentions de saint Vincent au point que ce dernier dut aller présenter des excuses au duc de Ventadour, tout en lui montrant les inconvénients d'un même nom.

Cette nouvelle Congrégation eut une existence éphémère et se termina d'une façon tragique. La *Gazette de France* donna un compte rendu de l'événement du 25 mai 1652. Mais disons d'abord que le duc de Ventadour voulut faire passer en Amérique, en même temps que ses prêtres (formés au Séminaire de Gentilly qu'il protégeait et avait du reste organisé), un grand nombre de colons. L'ex vice-roi de la Nouvelle-France connaissait les besoins des vastes pays d'Amérique. Or, voici ce qui arriva d'après la *Gazette de France* : « L'abbé de Lisle-Marivault, docteur en théologie, directeur du Conseil de la Compagnie de terre ferme de l'Amérique et chef du clergé de la colonie pour la conversion des sauvages et l'établissement du commerce près le Cap du Nord, environ le quatrième degré de la ligne équinoxiale, s'étant embarqué le 18 de ce mois [en mai] devant le pavillon

⁷⁸ *Correspondance de saint Vincent de Paul*, (éd. Pierre Coste), IV : 292-296.

⁷⁹ *Ibid.*, IV : 296-297, note 10.

du Louvre avec 8 à 900 personnes, afin d'aller attendre au Havre-de-Grâce, le reste des passagers pour l'embarquement général de la colonie, étant tombé à l'eau lorsqu'il voulait passer d'un bateau à l'autre pour faire voir son passeport au corps de garde de la porte de la Conférence qui l'avait arrêté, et quoiqu'il sût bien nager et qu'un matelot fort et adroit se fût jeté après lui pour le sauver, tous deux y demeurèrent. Son corps fut trouvé le lendemain et enterré au Couvent des Carmes déchaussés, dont son frère est prieur. » Et Pierre Coste, l'éditeur de la *Correspondance* de saint Vincent, ajoute dans une note : « La congrégation des Missionnaires des Indes ne survécut pas à la mort de son Chef.⁸⁰ »

Les relations entre l'abbé de Ventadour et saint Vincent se détendirent sans peine dans la suite. Entre ces âmes qui ne songeaient qu'à faire le plus de bien possible à leurs semblables, un sentiment fraternel et une admiration réciproque ne pouvaient que renaître sans cesse. Quoi qu'il en soit, saint Vincent ne manqua jamais l'occasion d'offrir en exemple à ses missionnaires, ce personnage de « grande condition » en ce bas-monde, l'abbé de Ventadour : « il était duc, disait-il, et s'est fait chanoine de Notre-Dame de Paris. Très pieux, très mortifié, ce pair de France, hier encore se levait régulièrement à minuit pour dire matines.⁸¹ » Ce dernier éloge tombait de la bouche du saint, un an avant sa mort. L'abbé Ventadour entendit certainement parler, de 1640 à 1642, de la Société de Notre-Dame de Montréal. D'abord, quelques-uns des confrères du Saint-Sacrement, et non des moindres, s'y joignirent, tels le baron de Renty qui fut onze fois supérieur de la célèbre Compagnie, de 1639 à 1649, année de sa mort ; telle cette parente du duc, Mme la princesse de Condé (Charlotte-Marguerite de Montmorency, sœur de sa mère) ; tel encore M. Olier et même M. de La Dauversière qui entraient dans la Compagnie dès 1635, date de fondation de la filiale de La Flèche, dans l'Anjou. En tout cas, la haute naissance du duc, son titre de fondateur de la célèbre Société secrète, joints à sa profonde piété et au seul souci qu'il avait sans cesse de travailler aux œuvres, induisaient certes les confrères à se confier à lui. On l'honorait et on l'admirait d'avoir sacrifié toutes les splendeurs de ce monde pour entrer dans les ordres et « vivre une existence toute de simplicité évangélique »⁸².

⁸⁰ *Ibid.*, IV : 293, note 2.

⁸¹ Duc de Lévis-Mirepoix, *op.cit.*, 100.

⁸² Voir la traduction de cette lettre dont l'original est en langue latine et introuvable aujourd'hui, dans l'*Histoire de la colonie française* de M. Faillon, I : 469-471. Une copie authentique en latin a été insérée dans l'*Histoire du Montréal* (éd. Margry-Viger, 1869).

Nous croyons, du reste, que la *Lettre des Associés au pape Urbain VIII* ⁸³ et datée de janvier ou février (le plus tard) 1643, nous apporte la preuve que M. de Ventadour faisait déjà partie de la Société de Notre-Dame de Montréal. N'y mentionne-t-on pas la présence, parmi les associés, de magistrats, de comtes, de *ducs*... Or, nous ne connaissons que deux ducs pouvant avoir pris place dans la Société à cette époque: le duc de Ventadour et le duc de la Roche-Guyon (c'est-à-dire Roger du Plessis, marquis de Liancourt, qui venait d'hériter de ce titre, lors du décès de sa mère, en 1642, car la marquise de Guercheville portait aussi le titre de duchesse de la Roche-Guyon). Si M. de Ventadour était associé de Montréal, il assista certainement en qualité de sous-diacre ou diacre à la célèbre cérémonie religieuse du 27 février 1642, à Notre-Dame-de-Paris.

M. Faillon, dans l'*Histoire de la Colonie française*, III: 60, mentionne la présence de M. de Ventadour aux assemblées de la Société de Notre-Dame tenues, de 1657 à 1663, au Séminaire de Saint-Sulpice, dans la chambre où M. Olier était mort. Ce dernier détail, M. Faillon le tirait d'une lettre de M. de Bretonvilliers écrite aux Ecclésiastiques de Ville-Marie le 17 mars 1676. Puis l'historien-sulpicien ajoute: « Nous croyons que M. de Ventadour dût se retirer volontairement de la Société de Notre-Dame, vers 1660, car le Séminaire de Saint-Sulpice avait pris à sa charge une partie des frais considérables de l'œuvre et qu'il entretenait ⁸⁴. »

Comme tout cela nous semble plausible et s'enchaîne logiquement. M. de Ventadour continuait, loin de tout faste et sans bruit, sa vie de grand serviteur de Dieu, cherchant sans cesse à étendre en tout lieu son règne et à procurer sa gloire. Parfois, cependant, on se souvenait de lui dans les hauts cercles de la Cour, on faisait appel à son ministère dans le cas de baptême à quelque enfant de grand seigneur. « Il mourut simple Chanoine, souligne encore le duc de Lévis-Mirepoix, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans [le 14 octobre 1680]. Doyen du chapitre de Notre-Dame de Paris, il fut inhumé, comme il l'avait désiré, dans la nef au-devant de la chapelle de la Vierge, patronne de sa famille ⁸⁵. » Sa femme, la

⁸³ Une autre source est citée par M. Faillon concernant la participation assez active, on le voit, aux travaux des Associés de Montréal, après la mort de M. Olier. Il s'agit d'un vieil in-folio de 1860 intitulé: *Description du monde*, par Davity, V: 29.

⁸⁴ Le duc de Lévis-Mirepoix, *op.cit.*, 101.

⁸⁵ Nous tenons de nouveau à remercier Mademoiselle Louise Marchand, bibliothécaire de l'institution ci-dessus nommée. Aussi Mademoiselle Juliette Chabot, conservateur-adjoint à la Bibliothèque municipale de Montréal. Nous ne nous adressons jamais en vain à leur savoir et à leur obligeance.

douce et sainte Marie-Liesse de Luxembourg l'avait précédé depuis longtemps dans la tombe. Elle décédait, vingt-quatre ans plus tôt, au Carmel de Chambéry, en odeur de sainteté, a-t-on écrit, le 18 janvier 1660.

B. — ÉCRITS PERSONNELS

« Le seul écrit que nous ayons de lui est une lettre aux Jan-sénistes », nous apprend Pierre Coste, dans son édition de *la Correspondance de saint Vincent de Paul* (IV : 293, note 2). *Non vidi*.

C. — NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Remarque générale. — Le duc de Ventadour, un des grands seigneurs de la noblesse française sous les rois Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, le fondateur de la Compagnie du Saint-Sacrement, le directeur général des Séminaires de France, à la fin de sa vie, au dire de certains auteurs, ne pouvait que retenir l'attention de la plupart des historiens. Aussi, les notices biographiques abondent-elles au sujet de cette longue existence remplie de couleur, de mouvement et de vie. Le romanesque y trouve même sa place durant quelques années. Admirable histoire, surtout d'un chrétien convaincu et fidèle aux divers appels de Dieu.

En présence d'ouvrages nombreux sur ce personnage, il nous a fallu faire un choix et nous en tenir aux auteurs dont les œuvres, contemporaines ou non, nous offraient un caractère d'authenticité vraiment sérieux. Nos notes et références ont tenu largement compte de la *Correspondance de saint Vincent de Paul* (éd. Pierre Coste), de la *Cabale des Dévots* de Raoul Allier, des œuvres de M. Faillon, du Père Bessières, jésuite, de Davity. Il ne nous reste donc à signaler que deux items qui nous ont tout particulièrement intéressée, l'un rare et peu connu ; l'autre, un simple article, mais tout récent et signé par un très lointain descendant des Lévis-Ventadour, un lettré et un académicien réputé.

250. — [Anonyme], *Le duc et la duchesse de Ventadour. Un grand amour chrétien au XVII^e siècle*. Paris, 1889, In-12. Nombreuses pièces justificatives. Portrait de la duchesse-carmélite en frontispice. Nous avons consulté l'exemplaire de la Bibliothèque Saint-Sulpice, à Montréal ⁸⁶.

251. — Le duc de Lévis-Mirepoix, de l'Académie française, *Un ami des missions canadiennes, Henri de Lévis, duc de Ventadour*.

N.B. — Article paru dans la revue *Ecclesia*, dirigée par Daniel-Rops de l'Académie française (Paris, 1958, no 115, octobre). Cinq pages substantielles, illustrées, où sont reproduites entre autres les Armes des Lévis-Ventadour. Une légère imprécision accompagne l'évocation de Monseigneur de Montmorency-Laval. L'auteur déclare: « C'est peu de temps après [le conflit entre saint Vincent de Paul et le duc de Ventadour] que Monseigneur de Montmorency-Laval [un petit parent du duc], devenu le premier évêque de la Colonie, fut chargé d'administrer l'établissement fondé dans l'île de Montréal. Telle est la rencontre des deux familles [branches diverses des Montmorency] en ces vocations chrétiennes. » Monseigneur de Laval fut chargé d'administrer les biens de l'Hôtel-Dieu de Montréal, c'est-à-dire de surveiller, en général, les opérations effectuées au bénéfice de cette institution. Mais l'évêque de la Nouvelle-France n'a jamais participé à l'administration de la colonie de Montréal. Plusieurs des fils de M. Olier, entre autres et surtout M. de Bretonvilliers, s'y dévouaient déjà [en 1659] avec beaucoup de générosité.

(à suivre)

MARIE-CLAIRE DAVELUY